

# le sens de la résurrection dans la vie des premiers chrétiens

---

*Les premiers chrétiens sont peu à peu conduits à découvrir la distance qui sépare la Résurrection de Jésus et la résurrection universelle. La vie quotidienne, ce temps qui va de Pâques à la parousie, prend une dimension insoupçonnée dans l'espérance chrétienne. Il est le champ ouvert à notre responsabilité : la création nouvelle n'apparaît, pour le moment, qu'à travers la créature renouvelée dont les premiers pas font briser l'ancien ordre des choses. L'éthique est également inséparable de l'affirmation toujours reprise que Jésus a réellement vécu, qu'il a souffert et qu'il est ressuscité. Espérance et confession de foi, eschatologie universelle et Résurrection du Christ nous conduisent vers une éthique de l'engagement quotidien. La « loi du Christ » n'énonce pourtant pas de prescriptions spécifiques, mais sa nouveauté tient à la situation insolite du chrétien, aux motivations originales qui l'animent. Les caractéristiques majeures nous en sont indiquées dans une « poétique de la résurrection ». L'éthique du Nouveau Testament est la description de la forme actuelle de la vie résurrectionnelle.*

---

« C'est l'instant, le règne de Dieu est tout proche ». La prédication de Jésus concerne notre terre soudainement placée sous la lumière et la saisie de son roi. « Le Christ est mort pour nos péchés selon les Ecritures, il a été enseveli, il a été ressuscité le troisième jour... » : la proclamation apostolique indique l'étape décisive de cet avènement<sup>1</sup>. Victoire est remportée sur le dernier ennemi, la mort. En donnant ainsi sa dimension ultime au combat engagé par Jésus de Nazareth contre les puissances qui aliènent l'homme, le message de l'Eglise vient-il déplacer l'impact de l'Evangile, l'attirer hors de ce monde pour le faire émigrer vers l'au-delà ? Y a-t-il eu divorce entre ces deux termes identiques au départ, de « messianique » et de « chrétien » ? Nous avons à répondre à la question. Déjà

1. Le lecteur constatera que nous avons renoncé, à dessein, à multiplier les références aux auteurs ou aux passages bibliques. Ces indications, surtout les dernières, pourraient occuper des lignes entières dans les pages qui suivent. Sauf exception, nous laissons à chacun le soin de les chercher.

l'on trouve chez l'apôtre Paul certaines déclarations qui pourraient incliner dans un sens divergent lorsqu'il s'écrie par exemple que, pour lui, la mort est un gain et qu'il désire ardemment partir « *pour être avec le Christ* » (*Philip.*, 1, 23). Que dire, plus tard, de tous les textes, de toutes les prédications, qui se sont carrément orientés vers l'attente du « paradis » ou la menace de « l'enfer » ? Aussi ces quelques lignes que Bonhoeffer trace dans ses lettres de prison doivent être considérées autant comme une contestation que comme une constatation face au devenir de la foi chrétienne : « *l'espérance chrétienne de la résurrection se distingue en ceci de l'espérance mythologique qu'elle renvoie l'homme, d'une manière toute nouvelle et plus pressante encore que l'Ancien Testament, à la vie sur la terre* ». A ces lignes, j'aimerais joindre encore celles-ci de Schillebeeckx : « *Nous ne savons rien au sujet des choses dernières — jugement de Dieu, retour du Christ, ciel, enfer, purgatoire — sinon dans la mesure où ils sont déjà présents dans le cours de l'histoire... L'eschatologie n'est pas un chèque tiré sur l'avenir, mais une tâche imposée à tous les croyants, responsables eux-mêmes de la nouveauté de ce monde humain qui, dans sa dimension profonde, se perpétue dans l'éternité* »<sup>2</sup>.

L'affirmation de Bonhoeffer constitue fort bien la thèse que nous voudrions soutenir par une série de remarques d'ordre général, d'abord, illustrer par l'évocation de quelques textes plus concrets, ensuite.

## I

---

### « **ô chant, une aile ultime à l'orient des morts...** »

La Résurrection de Jésus apparaît d'abord, au regard des premiers chrétiens, comme le prélude aux derniers temps, l'événement triomphal qui inaugure la phase ultime de l'histoire. Les portes de l'espérance s'ouvrent à deux battants, l'Esprit est répandu sur toute chair, le futur a commencé. Le sentiment en imprègne si profondément la conscience de l'Eglise que le plus vieil écrit du Nouveau Testament, l'*Épître aux Thessaloniens*, conserve la trace des interrogations redoutables soulevées par les premiers décès parmi les membres d'une jeune communauté : les croyants n'étaient-ils pas entrés eux-mêmes, avec le Christ, dans l'ère de la résurrection ? Que vont devenir ceux qui disparaissent avant la parousie ?

2. *Concilium*, n° 41, p. 48 s.

## la résurrection chez les premiers chrétiens

Comment viendra la fin ? L'apôtre, comme l'évangéliste (*Marc*, 9, 1), doivent répondre à ces questions anxieuses<sup>3</sup>.

### 1 de la résurrection du christ à la résurrection universelle

Ainsi la communauté doit-elle prendre conscience difficilement, de la distance qui sépare la Résurrection de Jésus et la résurrection universelle. Jamais celle de Jésus n'apparaît au départ comme un acte isolé qui ne concernerait que sa seule personne et se situerait dans le passé révolu. La Tradition ira en ce sens, certes, et *Luc*, en particulier, prendra soin un jour de la cadrer avec précision en la délimitant de l'ascension, de la pentecôte, du temps de la mission et de l'Eglise. La perspective première reste pourtant tenace. Elle tient aux conceptions juives de la résurrection, liées à l'ère messianique, mais s'y greffent des éléments suspects, d'origine gnostique, selon lesquels la foi nous affranchit, dès maintenant, de tout lien avec le monde. On voit ainsi un écrit tardif comme la 2<sup>e</sup> épître à *Timothée* mettre en garde contre une théorie qui a « renversé la foi de plusieurs » et qui annonce que « la résurrection a déjà eu lieu » (2, 17). Il faut donc apprendre à dissocier Pâques de la venue immédiate du monde à venir : le « nouvel éon » n'est pas encore là. Pour un homme de la Bible, la chose est impensable tant que l'injustice, la guerre ou la maladie ne sont point vaincues, la mort écrasée. Le salut constitue une telle plénitude qu'il est indivisible : il englobe dans sa joie et le corps et la création et la multitude des vivants. Seul peut devancer l'heure celui qui accepte d'intérioriser la délivrance.

### 2 l'actuelle condition chrétienne

Dans cette attente, la vie quotidienne prend une dimension insoupçonnée : c'est elle qui va constituer le trait d'union entre la Résurrection du Christ et la parousie ; le domaine de l'éthique, voilà le champ ouvert entre Pâques et la résurrection finale. Peu de textes ouvrent plus large horizon sur l'avenir du monde que ceux de *Rom.*, 8 ou de *2 Cor.*, 5. Or, pour l'un comme pour l'autre, toute la partie se joue, pour le moment, autour de la condition chrétienne. « Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle créature » ; on peut traduire « nouvelle création », mais ce serait fausser

3. Aux yeux de certains commentateurs, l'épisode d'Ananie et de Saphire représenterait une ancienne tradition reflétant le trouble jeté dans l'Eglise de Jérusalem par les premiers décès et offrirait une explication liée à la faute de ce couple frauduleux.

la pensée de l'apôtre : pour lui, la création nouvelle n'apparaît encore qu'à travers la créature renouvelée, dont les premiers pas font craquer l'ancien ordre des choses, et annoncent : « *le vieux monde a disparu, il s'est fait du nouveau!* ».

Rien de plus significatif que la *Première épître aux Corinthiens*. On y découvre une jeune communauté enthousiasmée par le message de Pâques ; affolée par la plénitude entrevue, elle cherche à s'en saisir pour échapper au sort quotidien et jeter le corps aux orties ; certains le laissent aller à sa guise, d'autres le réduisent par l'ascèse ; pour les premiers aucun débordement ne peut plus porter atteinte au moi profond, investi d'immortalité ; pour les seconds, la « chair » a été larguée, il faut l'anéantir pour que s'épanouisse l'être intérieur qui n'a plus de rapport avec elle. L'apôtre répond par cette lettre admirable, éparpillée, semble-t-il, entre les questions les plus banales de l'existence, hachée d'éclats et de reprises, inondée de Pâques, clouée de croix, et gravitant d'un bout à l'autre autour de ce pôle, le corps, le corps du Christ et ses membres, le corps offert dans l'eucharistie, le corps de résurrection, le corps de l'homme et son sexe. De chapitre en chapitre, obstinément, l'apôtre y revient et en repart.

Et les Corinthiens, eux, se voudraient déjà sur l'autre rive ; pour eux, la croix même de Jésus disparaît dans l'ombre du monde périmé, voué à l'oubli. « *Déjà vous êtes rassasiés ! Déjà vous êtes enrichis, sans nous, vous vous êtes mis à régner...* » Paul est obligé d'énumérer blessures et humiliations : dans sa chair s'inscrivent la vie de Jésus et sa mort. Et si les Corinthiens s'emparent de la puissance et de la gloire, que l'apôtre fasse paraître faiblesse et dénuement, pour qu'ensemble ils composent le corps du Christ, où la résurrection n'annule pas le règne de la croix, mais l'établit, où la victoire n'éclipse point la vie sur la terre, mais lui communique une stimulation inconnue jusque là.

Jésus est « *les prémices de ceux qui sont morts* » : toute résurrection est contenue dans la sienne ; c'est bien cette espérance qui, loin de suspendre la responsabilité quotidienne, lui confère sa dimension ultime.

## II

---

### « **Il est vraiment ressuscité...** »

Nous avons ainsi rejoint l'autre face de notre propos. Il faut faire maintenant demi-tour pour considérer l'horizon eschatologique de Pâques, non plus dans son devenir, mais en son origine, l'événement de la Résur-

## la résurrection chez les premiers chrétiens

rection. Pour l'exprimer, on a eu recours au langage apocalyptique, d'où relève le terme de résurrection et les représentations qui l'accompagnent. Ce langage a fleuri au temps qui a précédé la venue de Jésus et c'est à lui que la communauté apostolique a emprunté pour dire l'inexprimable. Pâques est tellement lié à cette annonce que le langage m'en paraît définitif ; je ne pense pas qu'on puisse le transposer en quelques nouvelles catégories : l'Évangile de la résurrection est, en ce sens, intraduisible.

### 1 le rappel d'un événement passé

Mais s'il a recours à l'apocalyptique, le message apostolique lui brise la nuque. Alors que, par définition, l'apocalyptique concerne ce qui succèdera à l'histoire, et tout au moins aux déchaînements qui y mettront fin, l'audace, la folie du Nouveau Testament consistent à proclamer une Résurrection qui s'est effectuée dans notre dos ; la Résurrection de Jésus appartient au calendrier ; elle surgit au cœur de l'existence quotidienne. Aussi voyons-nous l'exhortation éthique prendre dans le Nouveau Testament une place singulière aux côtés de la confession de foi, dans la ligne du Décalogue qui, déjà, fondait le commandement dans la libération d'Égypte. Elle se dresse comme l'affirmation toujours reprise que Jésus a réellement vécu, a réellement souffert, est vraiment ressuscité. La *Première épître de Jean*, engagée dans un violent combat contre les négateurs de l'histoire, en fournit un remarquable exemple : « *le passage de la mort à la vie* » se joue dans l'amour du frère et non dans quelque secret de connaissance (3, 14) ; aimer « celui qu'on voit », croire au Christ venu en chair, remplissent la même fonction au service du même témoignage. Si la chose n'était pas anachronique lorsqu'il s'agit du Nouveau Testament, on pourrait dire que le sacrement par excellence n'y relève d'abord ni de l'eucharistie, ni du baptême, mais qu'il s'exprime dans ce « culte raisonnable » qu'est l'offrande de nos vies au long des jours (*Rom.*, 12, 1-2). Telle est l'authentique célébration de Pâques, d'une Résurrection qui n'est plus incompatible avec notre temps.

*Romains*, 6, en offre la meilleure illustration. Il ne faut pas y chercher, d'abord, une instruction sur le baptême. L'immersion y est évoquée à titre de référence pour attester l'événement décisif, le passage, avec armes et bagages, du camp de la loi, de la mort, à celui de la vie et de la liberté. C'est le génie de l'apôtre Paul que d'avoir interprété ainsi le baptême comme l'acte qui nous associait personnellement à ce que proclamait la confession de foi. Le verset clef est sans doute celui-ci : « *Nous avons été ensevelis avec le Christ par le baptême en sa mort afin que, comme le*

*Christ est ressuscité des morts, par la gloire du Père, nous menions semblablement, nous aussi, une vie nouvelle* ». Paul se garde d'écrire (et nous en avons souligné la raison tout à l'heure) : Christ est mort et ressuscité pour nous, nous sommes aussi nous-mêmes « *morts et ressuscités avec lui.* » La participation à la mort de Jésus est notée à l'aoriste, au temps de l'action révolue ; la participation à sa Résurrection est notée au futur : elle ouvre sur l'avenir de l'existence nouvelle évoquée avec le vocabulaire spécifique de l'éthique paulinienne. Cette dissymétrie des aspects verbaux reflète ce qui unit mort et résurrection et ce qui les distingue. Elles se sont succédées dans le temps mais se réfractent différemment en nous. Le baptême en manifeste le caractère irrémédiablement révolu, tout en montrant clairement qu'il n'y a jamais de passage automatique de l'une à l'autre. La Résurrection de Jésus n'était pas contenue dans la croix ; la promesse de vie qu'elle apporte ne découle d'aucune mystique qui ferait surgir de la mort, la vie, d'aucune religion de l'éternel retour, où le printemps succède à l'hiver, d'aucune initiation mystérieuse où serait communiqué le flux immortel. Pâques relève de la seule initiative de Dieu ; de même en va-t-il de la vie nouvelle en Christ. Les futurs, qui se succèdent en *Romains*, 6, laissent toute place à la grâce de Dieu et ouvrent donc l'aventure de la foi où la responsabilité de l'homme est pleinement comprise. C'est un changement d'appartenance et non de nature. L'éthique qui en découle s'avère ici d'une simplicité radicale. Elle n'énumère rien, sa seule prescription est de nous tenir dans la même obéissance sans laquelle il n'est pas de liberté — sans laquelle Christ n'est pas ressuscité.

## **2 l'engagement dans le quotidien**

L'*Épître aux Colossiens* semblerait contredire notre propos. Elle n'hésite plus à affirmer que nous avons été ensevelis, que nous sommes ressuscités avec le Christ, bien plus, « *que notre vie est cachée avec le Christ en Dieu* » (3, 3). Mais nous ne devons pas nous laisser tromper par un langage apparemment autre. Si nous regardons bien, nous constatons que la libération qui découle de notre résurrection avec le Christ, que l'affranchissement à l'égard de la tutelle des puissances astrales, de la fatalité et de la mort, ne se manifestent ni sur le plan du « culte », ou de la « philosophie », des règles et des rites, des observances et de l'ascèse : tout cela, nous dit-on, ne sert qu'à cultiver le moi. « *La vie cachée avec le Christ* » est exposée dans la suite du chapitre 3 : c'est le renouvellement de la relation avec autrui. Nous sommes tout proches de *Matthieu* 25, tout proches éga-

## la résurrection chez les premiers chrétiens

lement de ce que le 4<sup>e</sup> Evangile place sous l'expression, qui en a égaré beaucoup, de « vie éternelle ».

Que nous considérons donc l'horizon eschatologique ouvert au matin de Pâques, ou que nous confessons le caractère historique de cet événement inséré dans le temps, que nous nous tournions vers l'espérance ou vers la foi, nous avons été acheminés vers l'éthique. Notre propre résurrection, gagée par celle de Jésus est anticipée maintenant au plan de l'engagement quotidien, tout comme cet engagement dans le quotidien affirme le caractère événementiel de la Résurrection de Jésus. Si Jésus n'est pas ressuscité, notre vie est vaine ; si notre vie est vaine, Jésus n'est pas ressuscité.

La prédication du Ressuscité par la communauté apostolique retrouve, à son origine, les accents mêmes de la proclamation du Royaume par Jésus : l'une et l'autre nous introduisent avec une égale urgence dans l'étape ultime, l'aujourd'hui où tout se décide. L'éthique du Nouveau Testament apparaît ainsi comme une descriptive, celle de la forme actuelle de la vie résurrectionnelle.

### III

---

#### pour une poétique de la résurrection

Comment illustrer maintenant des propos bien théoriques ?

Le sens de la résurrection a une telle envergure qu'on pourrait englober sous ce titre tout ce que le Nouveau Testament, les Evangiles comme les épîtres, nous rapportent de la vie chrétienne (de la vie messianique !). L'éthique est soudée à la prédication apostolique à ce point qu'on peut lui dénier jusqu'au droit de constituer un chapitre à part. Il n'y a pas de balises pour jalonner le chemin qui va de la Résurrection de Jésus à la résurrection dernière ; beaucoup l'ont souligné, « la loi du Christ » n'énonce pas de prescriptions spécifiques. La « nouveauté » tient réellement à la condition insolite où se trouve le croyant, et ce qui est dit de son comportement dérive de l'appartenance au *tertium genus* qu'est le corps du Christ. Jean, 13, 34 l'exprime avec limpidité : un commandement nouveau est là, parce qu'une motivation neuve est apparue, (« comme je vous ai aimés ») mais la loi de Dieu n'avait pas attendu Jésus pour appeler à l'amour. La description de ces motivations originales constitue la tâche propre d'une éthique néo-testamentaire. Elles ont un départ christologique (y compris les Evangiles, ou le Sermon sur la montagne où retentit le « et moi je vous ai dit... ») et offrent une gamme de suggestions diverses.

Certaines se rattachent plus immédiatement à la croix, ou, d'autres, à la Sagesse de Dieu dont Jésus est le porte-parole. La plupart tiennent pourtant de si près la Résurrection qu'il est impossible de les décrire en peu de pages. On se contentera de quelques flashes.

## **1 le don de l'esprit**

« Jésus, que Dieu a ressuscité et exalté..., a été mis par le Père en possession de l'Esprit, l'Esprit Saint qui a été promis, et il l'a répandu ainsi que vous le voyez »... (Actes, 2, 32-33) : le don de l'Esprit est maintenant lié à l'espérance pascale et son action apparaît comme le premier moteur de l'éthique chrétienne. Conformément à la prophétie des derniers temps, la loi est accomplie et désormais inscrite en des cœurs de chair, *inspirée*, au sens littéral du mot. Deux exhortations résument toutes les prescriptions : discernez et veillez ! *Discerner* les impulsions qui font agir pour reconnaître celles qui viennent de l'Esprit du Christ et celles qui ressortissent « de la chair », c'est-à-dire du moi naturel ou du groupe sociologique ; apprécier ce qui émerge du monde à venir et ce qui émerge de l'ancien cours des choses. *Veiller*, ensuite, afin de ne pas éteindre (1 *Thess.*, 5, 19 etc.), étouffer le souffle de Dieu envoyé pour « animer », « conduire » son peuple dans l'ultime étape, le guider vers la vérité totale (*Jean*, 16, 12).

Cet Esprit qui « a établi Jésus Fils de Dieu avec puissance par sa Résurrection d'entre les morts » (*Rom.*, 1, 4) est également celui qui nous constitue comme *fils* à notre tour, l'Esprit d'adoption par lequel nous crions « *Abba Père !* » Le lien apparaît avec force aussi dans le 4<sup>e</sup> Evangile où la paternité de Dieu, jusque là apanage exclusif du fils, s'étend à tous après la Résurrection : « *Je vais vers mon Père et votre Père...* » (*Jean*, 20, 17). A la qualité de fils, sont attachées étroitement les prérogatives d'affranchissement, de liberté, de participation aux intentions du Père, de connaissance de sa volonté, de « *pan-rhesia* » (la condition qui permet de « tout dire »), de communion, de demeure, d'héritage, de salut. Ces thèmes se retrouvent d'une façon permanente dans toutes les couches de la tradition néo-testamentaire, et rejoint là encore la grande perspective de l'Exode, le passage de la mort à la vie, de la « servitude au service », condition nouvelle du Fils « qui a été appelé hors d'Egypte ». Il faut relire à cette lumière tout le développement de *Rom.*, 8, 12.

## **2 les chrétiens constituent un même corps du christ**

Ce serait un contre-sens, est-il besoin de le dire, que de restreindre l'action du souffle créateur de Dieu à l'être intérieur ! L'homme tout entier, dans

## la résurrection chez les premiers chrétiens

sa vie tout entière, est saisi et occupé par lui. L'action de l'Esprit mène droit à l'idée de *temple de Dieu* que les épîtres rapportent autant à la communauté qu'au corps individuel de ses membres. Comme à Qumrân, l'appartenance à la demeure eschatologique du Seigneur, jalon entre le sanctuaire de l'ancienne Alliance, tour à tour bâti et démolí, et le sanctuaire définitif des nouveaux cieus et de la nouvelle terre, est un élément déterminant de l'éthique personnelle ou communautaire. L'originalité du Nouveau Testament par rapport à Qumrân réside cependant dans l'identification de ce temple avec le corps du Christ ressuscité. Nous voici à l'un des carrefours dont les avenues partent en toutes directions !

Le thème du temple intervient ainsi à propos des dissensions qui ont surgi à Corinthe : le blasphème ne consiste plus désormais à franchir l'enceinte sacrée de la colline de Sion, mais à porter atteinte au corps du Christ. Ce peut être individuellement par tel comportement sexuel ; ce peut être collectivement, par les divisions et les sectes ; l'appréciation morale ne se rapporte plus à une norme externe, mais à l'édification de l'Eglise ; aux cérémonies cultuelles pour la gloire de Dieu, a succédé la construction du temple saint dressé au milieu des nations. Dans une étude ancienne mais très suggestive<sup>4</sup>, O. Cullmann a montré comment le corps humain, dans sa vie la plus physique, la relation sexuelle, le manger et le boire, la maladie, la mort, est perçu comme le membre vivant placé au bénéfice des forces de résurrection qui sont à l'œuvre dans la communauté eschatologique ; cette « anticipation » annonce par avance et donne gage de la transformation dernière lorsque le corps sera définitivement arraché à l'ennemi et envahi par les puissances de lumière. Le motif fondamental est repris de mille manières. Ainsi dans l'affaire des procès qui dressent entre eux des chrétiens de Corinthe, l'apôtre intervient non pas en vertu d'un code, mais au nom même de la vocation de ceux qui sont associés à la Résurrection du Christ. La communauté relève d'un autre Maître, celui du monde à venir. Dans leurs relations mutuelles, les croyants ne dépendent donc plus des tribunaux païens ; ils appartiennent à une nouvelle juridiction ; bien plus, ils jugeront le monde ! Ce ne sera pas non plus en vertu d'un principe général qu'ils se doivent la vérité les uns aux autres, mais parce qu'ils constituent un même corps en Christ, et sont membres les uns des autres.

4. « La délivrance anticipée du corps humain d'après le Nouveau Testament » in *Hommage et reconnaissance à Karl Barth*, Neuchâtel, 1946, repris dans *Des sources de l'Évangile à la formation de la théologie chrétienne*, Neuchâtel, 1969.

Je devrais encore convoquer, à l'appui de mon propos, la tradition catéchétique commune sous-jacente aux Evangiles et aux épîtres. Cette tradition est elle-même enracinée dans le culte, l'interprétation du baptême et la célébration de la Cène. Baptême et Cène, à leur tour, ne font que déployer la participation commune et personnelle à la mort et à la Résurrection du Christ. Les thèmes qui s'y rattachent plus ou moins explicitement reflètent la conscience de l'Eglise d'être associée à la victoire de Pâques. Paraboles et motifs catéchétiques développent ce sens dramatique d'un changement radical de condition, et l'illustrent d'images : dépossession de l'homme ancien, revêtement du nouveau, contrastes des deux voies, des deux maisons, de la lumière et des ténèbres, des vieilles outres et des outres neuves, de la pièce de drap recousue et du manteau nouveau, comparaisons de la régénération et de la nouvelle naissance, etc. Le dualisme n'est plus ici fondé dans l'antagonisme des deux esprits, comme à Qumrân, dans l'affrontement de l'âme et du corps, comme chez les Grecs, ni même dans la prédication du choix nécessaire entre la vie et la mort comme dans la tradition des prophètes et du *Deutéronome*. Toutes les oppositions, quels que soient antécédents ou emprunts, sont prises en écharpe et restructurées par un *avant* et un *après*, ce qui précédait Pâques, ce qui lui succède. L'exhortation trouve son appui non plus dans un ordre de choses permanent, original, mais dans l'événement de la Résurrection existentiellement représenté dans le baptême et la Cène.

Il faudrait enfin rattacher au sens de la résurrection un des traits les plus originaux de l'éthique néo-testamentaire, sur lequel R. Bultmann a placé son doigt avisé : le « *ôse-moi* » de *1 Cor.*, 7, 29, le « comme si... ne pas ». User du monde, comme n'en usant pas ! L'exercice apparaît parfois comme singulièrement difficile, et ces déclarations ont valu à Paul, en particulier, plus d'un ennemi acharné. Elles semblent bien attester le détachement de qui a misé sa vie sur un autre tableau. Le chrétien exerce une profession, il se marie, il s'inscrit à un parti, mais ces engagements ne seraient jamais derniers... Est-il entré à ce point dans l'étape dernière, ce monde-ci lui est-il devenu à ce point étranger qu'on ne puisse plus se fier à lui ? Cet aspect paradoxal de la condition chrétienne est certainement l'un des plus difficiles à saisir et à vivre ; il nous ramène au propos initial de Bonhoeffer. Il n'est pas facile de comprendre que, loin de le neutraliser, l'assurance de la résurrection qui ôte au croyant le souci majeur de se justifier, de se faire valoir, l'affecte au contraire à l'histoire, dans une disponibilité dernière. S'y trouvent engagés, et dégagés pour les engager plus profondément encore, et son présent et son espérance.

### conclusion

L'énumération est suffisante pour qu'on puisse tenter, en finissant, de rassembler ces données bien diverses ; elles surgissent cependant d'une même *conscience résurrectionnelle* qui marque d'une unique inspiration les aspects « spirituel », ecclésiologique, culturel, eschatologique de l'éthique chrétienne, dans le Nouveau Testament. Et s'il fallait offrir une caractéristique, je choisirais peut-être ces quatre traits, ceux de « rupture et affectation », d'innovation, de martyre et de joie, enfin de « célébration de la fête ».

La Résurrection de Jésus concrétise son existence : il a perpétuellement transgressé toutes les barrières édifiées pour cloisonner l'existence et séparer les hommes. Cette transgression, qui est celle de l'amour, le conduit aux *ruptures* successives, à la mort de la croix. Qui veut le suivre doit s'y préparer. La rupture avec l'ordre régnant dessine son cours au long du Nouveau Testament. Elle est particulièrement vive dans l'*Épître aux Hébreux* où l'élévation de Jésus, souverain grand prêtre qui a pénétré au-delà du voile, donne le signal du départ. Le peuple est arraché à ses amarres et voit s'ouvrir devant lui l'arène où s'élancer. Cet exode, toutefois, loin d'être l'évasion des fuyards qui abandonnent le navire, devient une définitive *affectation* à l'avenir des hommes. La création soupire après la manifestation de ceux qui, *désentravés*, représentent le ferment de la liberté, du monde futur.

La Résurrection apparaît ainsi comme l'authentique commencement d'une *nouvelle* création. Cet adjectif caractérise dans le Nouveau Testament tout ce qui relève de Pâques. Il découle déjà de l'enseignement de celui qui déclare : « *Mais moi je vous dis* » et évoque le vêtement, les outres, le vin, la coupe, l'Alliance qui participent de la nouveauté du Royaume, ce qui n'est plus commandé par la nature, les origines, le comportement social, les intérêts de chacun mais par l'appel de celui qui fait surgir « *les choses qui ne sont pas comme si elles étaient* » et qui, d'un homme usé par l'âge comme Abraham, suscite un peuple innombrable (cf. *Rom.*, 4). Ce mot sillonne l'*Apocalypse* mais peut-être suffit-il de retenir cet Homme qui ne cesse d'être renouvelé à l'image de son créateur et « *où il n'y a plus grec et juif, circoncision et incirconcision, barbare, Scythe, esclave, citoyen, mais où Christ est en tout et en tous* ». Premier-né de beaucoup de frères, le ressuscité inaugure ainsi la lignée du nouvel Adam...

Mais ce sens de la création nouvelle implique, paradoxalement pour nous, celui du *martyre et de la joie* qui l'accompagnent. Ils sont l'un et l'autre

associés comme le signal précurseur de l'approche de la fin. Contrairement à nos conceptions qui voient l'histoire s'élargir comme un fleuve toujours plus vaste, l'apocalyptique, qui imprègne le sens de la Résurrection, comprend la fin des temps comme une gorge d'étranglement. La « *thlipsis* » désigne ce goulet d'angoisse et de souffrance par où s'effectuera le dernier passage ; elle est associée aux douleurs, toujours plus haletantes, de l'accouchement. « *Là où le Messie est le plus proche, là les souffrances sont à leur paroxysme.* »<sup>5</sup>

L'ouverture de la *Première épître de Pierre* constitue le plus beau témoignage de cette association profonde de souffrance et de joie que connaissent « *ceux qui ont été régénérés pour une espérance vivante par la Résurrection de Jésus d'entre les morts* ».

Il y a ainsi une fête à célébrer : « *Christ, notre Pâque, a été immolé* ». Paul évoque cette célébration ni à propos de la Cène, ni à propos de la liturgie, ni même de la présence du Christ en lui, mais une fois de plus, au sujet de la vie quotidienne de la communauté de Corinthe. Plus encore, à propos d'un inceste. Et l'Eglise se voit invitée à extirper de son sein tout reste de vieux levain.

La pâque doit être célébrée en elle, par elle : que sa vie entière soit la fête de la Résurrection. Car s'il y a un mot qui, pour finir, peut effectivement rassembler le sens de la Résurrection dans la communauté chrétienne c'est bien celui de *vie*, la vie manifestée souverainement en Christ et dont plus rien désormais ne peut la séparer.

**micHEL bouttIer**

5. La vieille femme demande au rabbin pourquoi tarde tant le Messie. Le rabbin de répondre : « parce que les souffrances d'Israël deviennent si intenses qu'il crie pitié à son Dieu. Emu de compassion, celui-ci desserre l'étau et soulage son peuple, mais les jours du Messie sont reculés d'autant » .